

# CARLO TERRON

## CE SOIR, ARSENIC !

*Traduit par CLAUDIE SANSEAU*

BICE                    C'est l'heure, mon chéri ?

LORENZO            Quelques minutes de patience.

BICE                    Tu es sûr que ta montre marche ?

LORENZO            Oui.

BICE                    En novembre, elle retardait.

LORENZO            Et en décembre, elle s'est mise à avancer.

BICE                    Comment ça, elle change avec la lune ?

LORENZO            Bah ! Au moins elle, elle change quelque chose !

BICE                    Ça revient au même ! C'est jamais juste. On ne va pas se gâcher cette soirée avec ça !...

LORENZO            Je l'ai réglée à dix heures, heure de la radio.

BICE                    Comme si la radio faisait la loi !

LORENZO            Si on ne croit même plus en la radio, en quoi devons-nous croire ma chérie ? Essayons au moins de rester sur le radeau de quelques certitudes.

BICE                    Espérons.

LORENZO            Espère, espère.

BICE                    Oui, parce que, tu te rends compte ? Trinquen à la nouvelle année, en se trompant ne serait-ce que de quelques secondes n'a plus de sens.

LORENZO Ça devient un toast comme un autre.

BICE Tu comprends ça, au moins ?

LORENZO Je m'efforce.

BICE Je veux dire que ça perd toute sa poésie.

LORENZO Et tu penses que je me permettrais de te priver, ne serait-ce qu'un peu, de cet instant de poésie que tu mérites ?

BICE Pas par ta faute mon trésor. Il s'agirait seulement d'une fatalité. Mais cela ne change pas les choses.

LORENZO Bien sûr, bien sûr

BICE j'y tiens. En tant d'années, nous ne nous sommes pas trompés une fois.

LORENZO Mais vu que l'horloge avance !... au pire, par prudence, on pourra toujours porter un autre toast après.

BICE À partir du moment où on est conscient du temps qui passe, on n'arrive plus à vivre.

LORENZO Il suffit de le laisser passer tranquillement, le temps passe très vite.

*Elle se remet à réparer la couronne, lui, continue sa solitaire partie d'échecs.*

BICE Le journal prévoit huit millions sept cents voitures sur nos routes entre le dernier jour de l'année et le premier.

LORENZO Quelle organisation ! Il les a comptées une par une ?

BICE Le calcul a été fait par un cerveau électronique. La cybernétique ne peut pas se tromper.

LORENZO Quelle tristesse !

BICE Quoi ?

LORENZO La cybernétique.

BICE Pourquoi ?

LORENZO je voulais dire, dans ce cas, on peut être tranquille.

BICE S'il fait beau, elle prévoit deux cent vingt-six accidents de la route dans les quarante prochaines heures.

LORENZO Mortels ?

BICE Mortels, ça va de soi, il manquerait plus que ça.

LORENZO Et s'il pleut ?

BICE Elle ne dit rien.

LORENZO Imagine un peu s'il neige.

BICE Il y en aura plus, naturellement.

LORENZO C'est bien ce que je pensais moi aussi.

BICE Mais en fait, même pas trop.

LORENZO Il faut savoir se contenter

BICE Mais pourquoi, sur cette terre, n'a-t-on jamais ce que l'on désirerait avoir, peux-tu me le dire ?

LORENZO Non.

BICE Pourquoi ?

LORENZO Parce que je ne le sais pas.

BICE De toute façon, même si tu le savais, rien que pour m'embêter, tu ne me le dirais pas.

LORENZO Probable.

BICE Le quinze août, il y en a eu trois cent douze, cinquante-neuf de plus que l'année précédente.

LORENZO C'est un progrès. Et à Pâques ?

BICE Laisse-moi réfléchir... Je ne me rappelle pas.

LORENZO Ça doit être à cause pas de l'arrivée imminente de la ménopause ces failles soudaines dans le fer de ta mémoire.

BICE Pourquoi, au lieu de dire de ma mémoire de fer, tu as dit le fer de ma mémoire ?

LORENZO Comme ça. C'est plus poétique.

BICE À ta place, je ne me distrairais pas. Bientôt. Dans quelques instants, ça devrait être l'heure.

LORENZO Il nous reste encore trois minutes et trente-trois secondes.

BICE Quand on attend quelque chose de beau le temps ne passe jamais.

LORENZO D'où l'inutilité de garder sa montre à l'heure.

BICE En étant pessimiste, de ces deux cent vingt-six morts sur les routes une dizaine devrait être pour notre ville.

BICE Douze, treize.

LORENZO Seulement ?

BICE C'est une conjoncture. Les gens voyagent moins.

LORENZO Je n'en avais pas tenu compte. Et meurent moins.

BICE Et de plus, par ici, nos routes sont de plus en plus sûres. C'est une manie de la mairie.

LORENZO Avec l'inconvénient de la surpopulation.

BICE Et aussi de la crise du logement.

LORENZO Sans parler du chômage.

BICE Sans considérer l'augmentation de la vie et des taxes.

LORENZO C'est sûr, et les dépenses pour l'entretien du réseau routier qui pèsent exagérément sur le budget public.

BICE De ces dix ou douze morts. Cinq ou six devraient être pour nous. Habituellement, la proportion est de cinquante pour cent.

LORENZO Six enterrements en deux jours, belle fatigue.

BICE Mais aussi beau gain.

LORENZO C'est une bonne occasion pour se libérer des deux cercueils style empire en ébène.

BICE Trop chers pour une clientèle petits- bourgeois comme la nôtre, c'est comme offrir du vison à qui ne peut se permettre que du castor. Ton habituelle folie des grandeurs.

LORENZO Que veux-tu y faire, il faut attendre que la situation change.

BICE                    Quand elle aura changé, le vison sera passé de mode, je voulais dire l'ébène. Les couleurs foncées commencent déjà à être moins demandées. J'ai le pressentiment que, dans l'avenir, on verra des funérailles vertes, rouges, jaunes...

LORENZO            Les poignées d'argent resteront toujours une tentation, un signe de distinction sociale

BICE                    L'argent porte malheur, on a découvert que, sous terre, il s'oxyde tout de suite et on ne peut rien faire pour le faire briller. (Un petit scrupule qui bloque le choix) Aujourd'hui on a l'obsession de la propreté. Capital mort !

LORENZO            Ça ne fait rien, ça donne du prestige en vitrine.

BICE                    Au mieux, ils finiront dans un musée.

LORENZO            Ça aussi c'est prestigieux. Ça fait l'histoire.

*Petite pause*

BICE                    Sois gentil, commence à déboucher le champagne. Peut-être que tu vas trouver un cadavre de bouchon et la dépense pour le champagne aura été inutile.

*Lent, lourd, somnolent, après un coup d'œil à sa montre, il se lève et se met à l'œuvre.*

BICE                    Pourquoi tu fais si lentement ?

LORENZO            Pour éviter de faire un bang.

BICE                    Mais il faut un bang. Ça fait partie de la fête et c'est compris dans le prix.

LORENZO            D'accord pour le bang. C'était par délicatesse envers toi. Soirée de gala. Soirée exceptionnelle.

BICE                    Je t'avais averti qu'il résisterait.

LORENZO            On a encore une minute.

*Il en passe une demie.*

BICE           Ça vient ?

LORENZO   Ça vient.

BICE           Et le bang, il va le faire ?

LORENZO   Ne t'inquiète pas ma chérie, au pire je le fais avec ma bouche.

BICE           Mais ce n'est pas la même chose !

LORENZO   Tu ne te rendras pas compte de la différence. Je sais en faire moi, des choses avec la bouche !

*Dix autres secondes passent.*

BICE           Deux cent quarante-six !

LORENZO   Comment, deux cent quarante-six ?

BICE           Je suis en train de penser : les morts sur les routes, à Pâques. Pour nous, il y en aura sept.

LORENZO   Moins que le Quinze- Août.

BICE           Mais plus qu'à l'Épiphanie.

LORENZO   Comme tu vois, dans le fond, Dieu est bon.

BICE           C'est possible. Mais, généralement, par modestie, il ne le montre pas.

LORENZO   De toute évidence, il a un caractère réservé.

*Finalement, le bouchon explose et le champagne est versé dans les coupes.*

Allez !

BICE           Une autre chose me vient à l'esprit.

LORENZO   C'est le moment. Il ne reste qu'une demi- seconde.

BICE À ta santé

LORENZO À ta santé.

*Longue étreinte sincère, émue et émouvante, tandis que dehors sonnent toutes les cloches de la ville.*

LORENZO Heureuse année, mon cœur.

BICE Tu voudras dire une autre année heureuse, mon amour.

LORENZO Comme tu la désires.

BICE Bien sûr. Ensemble.

*Méditation.*

BICE Tu entends les cloches ?

LORENZO Je les entends.

BICE Écoutons-les.

LORENZO Écoutons-les.

BICE Bah ! Quoiqu'en dise les non- croyants, les cloches en fête, c'est beau.

LORENZO Je ne le nie pas. C'est une beauté que je connais par cœur, depuis vingt-sept ans, toujours pareil.

BICE Quel cynisme !

LORENZO Bien sûr. Toi, tu préfères quand elles sonnent le glas.

BICE Malheureusement, ça ne peut pas être tous les jours le deux novembre.

Entretemps, les cloches ont eu le temps de s'arrêter.

LORENZO C'était quoi la chose qui t'était venue à l'esprit tout- à - l'heure ?

BICE Je ne me rappelle pas. Tu ne m'as pas laissé dire et tu m'as fait oublier.

LORENZO Mais chérie, minuit était en train de sonner. Ou tu as oublié ça aussi.

BICE Oui, oui, comme tu veux, c'est toujours moi qui dois céder, patience.

LORENZO Les choses te viennent toujours à l'esprit au moment le moins opportun à toi.

BICE Je t'ai dit : patience. Ce n'est pas un soir à se disputer.

LORENZO Et qui se dispute ? Maintenant ce serait de ma faute si les choses te viennent à l'esprit à minuit le soir du réveillon. Et bien sûr, ça devait être quelque chose de désagréable. Pourquoi tu te tais ?

BICE Parce que j'ai envie de me taire, voilà !

LORENZO Tu ne te tais jamais.

BICE Maintenant j'ai envie de me taire.

LORENZO Et alors tais-toi.

BICE Bah, on commence bien l'année.

LORENZO Tu dis que tu as envie de te taire et tu parles. Tu es une vraie contradiction. Ferme ton bec !

*Silence ininterrompu pendant treize minutes, qui de plus est un nombre qui porte malheur.*

BICE Quoi ?

LORENZO Rien. J'ai été assailli du désir de prononcer ton nom, C'est Interdit ?

BICE Tu m'avais imposé de me taire...

LORENZO Et maintenant je te prie de parler.

BICE Si quelqu'un était en train de nous écouter, il nous prendrait pour des fous.



LORENZO C'est mieux, non ? Il y a plus de goût, plus de surprise.

BICE Encore faudrait-il avoir un public.

LORENZO Ça risquerait de tout gâcher.

BICE D'une certaine manière c'est vrai. Toi, tu sais toujours où tu veux en venir.

LORENZO J'ai appris ça de toi, Une autre coupe ?

BICE Oui, ça va nous échauffer.

*Peut-être aura-t-elle voulu dire que ce soir on improvise ? Ils trinquent de nouveau. Lui s'affale dans un fauteuil et rote avec ostentation. Le contrepoint des tons absurdes s'amplifie. Le cérémonial du massacre, sur des tonalités à la Debussy est tout en éloges.*

BICE Avant tu as dit : je sais en faire des choses moi avec la bouche...

LORENZO Et alors ?

BICE Cite m'en une. Par exemple ?

LORENZO Mordre.

BICE Pas lécher ?

LORENZO Bien sûr. Aussi.

*Après un petit moment :*

BICE Tu es fatigué, par hasard ?

LORENZO Non, chérie.

BICE Tu sais, tout est possible.

LORENZO Naturellement, l'univers est plus bizarre que ce qu'on pense. En réalité, nous vivons en tant que parasites mal vus à l'intérieur d'un animal inconnu.

BICE Ta tendance à divaguer ! Je voulais simplement dire : tu es peut-être fatigué.

LORENZO Que veux-tu, la providence se répète. C'est pour ça qu'elle est si ennuyeuse.

BICE Ah !... Donc, tu es fatigué.

LORENZO Je ne suis pas fatigué. D'accord ?

BICE Excuse-moi, excuse-moi. Il me semblait.

LORENZO Pourquoi je devrais être fatigué ? Juste au moment où le meilleur doit venir.

BICE Comme ça, une impression. Tu me semblais agacé. Ce n'était pas un rot normal.

LORENZO Voilà : agacé. Tu l'as dit. Pas fatigué : agacé.

BICE Ce n'est pas le cas de le souligner en appuyant sur le mot.

LORENZO Compliment ! Tu l'as remarqué.

BICE Je me rends compte de tout moi. Et qu'est-ce qui t'agace, si je peux savoir.

LORENZO Je peux te l'avouer.

BICE Tu dois me l'avouer.

LORENZO Ta manière de t'occuper de moi, si tu veux le savoir.

BICE Voyez-vous ça !... J'ai donc aussi une manière agaçante de m'occuper de toi maintenant ?

LORENZO Exactement.

BICE Et depuis quand, mon cher, depuis quand ?

LORENZO Depuis toujours. C'est constitutionnel.

BICE Tu ne me l'as jamais dit.

LORENZO Maintenant, je te le dis.

BICE On avait encore quelque chose à se dire et on ne le savait pas, fantastique !

LORENZO Toi, tu ne le savais pas. Il y a d'autres choses que tu ne sais pas, toi.

BICE La nuit du premier de l'An. Tu as bien choisi ton jour.

LORENZO Plagiat ! J'ai prononcé une phrase similaire, il y a quelques instants, moi.

BICE Et moi je te la vole. Dans le mariage il y a la communauté de biens, non ?

LORENZO Je m'en souviendrai.

BICE Et quelles manières t'agacent ? Explique-toi, vas-y, Je t'écoute.

LORENZO Par exemple, ne jamais oublier de me demander si je suis fatigué, en me regardant comme si j'étais un enfant à la santé fragile couvant une maladie.

BICE Si tu veux être sincère envers toi-même, tu as toujours été fragile.

LORENZO Bice, ça fait un bout de temps que j'ai grandi et mets-toi en tête une chose.

BICE Quoi donc ?

LORENZO Celui de nous deux qui enterrera l'autre, c'est moi, pas toi.

BICE Ça, faut voir. On ne peut pas dire ? Avec les maladies, on ne peut jamais savoir.

LORENZO De qui tu parles ?

BICE Mais de toi, naturellement.

LORENZO Ah, ce sera donc ça le thème de cette soirée ? D'accord. Continuons. Ni luxure ni tendresse ! La mort et la volupté.

BICE J'ai noté par exemple, que, depuis quelque temps, tu transpires plus que d'habitude.

LORENZO Comment ça, plus que d'habitude.

BICE Avant, ça fait longtemps... quand tu étais énergique, fort et propre...

LORENZO J'ai compris. Quand on était jeune !

BICE Et bien, tu transpirais moins.

LORENZO Pourtant, j'avais l'impression qu'à certains moments, l'odeur de ma sueur ne te déplaisait pas.

BICE Il y a souvent cette idée que l'odeur de la sueur fait mâle.

LORENZO Ça t'excitait ? Avoue-le, ça t'excitait ? Deux ans après nos noces d'argent, on n'a toujours pas éclairci ce point.

BICE Lorenzo, ne sois pas déplacé : c'est le jour de l'An.

LORENZO On renvoie à demain ?

BICE Non, Continuons quand- même. Pour ne pas faire souffrir le porc qui sommeille en toi.

LORENZO Dire que c'est une curiosité qui me tourmente depuis vingt-sept ans.

BICE Comment est-ce possible, une telle mémoire ?

LORENZO Tu sais, je me pose cette question depuis la première nuit de notre mariage.

BICE Ce que je peux te dire c'est que, des cinq sens, l'odorat, chez moi a toujours été le plus sensible.

LORENZO Eh oui, certains ont l'oreille, d'autres ont le nez musical.

BICE Est-ce que je t'ai quelquefois reproché, moi, d'aimer ce castré de Tchaïkovski.

LORENZO Mais, moi non plus ma chérie, je ne t'ai jamais reproché d'adorer le fromage fermenté. Pense que Federico Schiller était fou de l'odeur des pommes pourries.

BICE On peut trouver mieux. Autour de soi ou sur soi-même.

LORENZO Et aussi sur le corps des autres. Qui est plus compétent que toi ?

ICE Après quarante ans - c'est une phrase de toi - chacun a le droit de choisir ses propres vices.

LORENZO Présomption que de considérer les mauvaises habitudes hygiéniques des vices.

BICE A la fin ce qui compte, c'est de s'aimer, non ?

LORENZO Bien sûr, bien sûr... Mais si on accélérât un peu ? On va s'empêtrer longtemps avec ces piques ? Trouve quelque chose de mieux Bice ! Au moins les jours de fêtes officielles !

BICE Attends. Ça va venir, ça va venir. Laisse-moi un peu faire ma broderie. Tu sais pourtant bien que je ne suis pas capable d'être explicitement brutale.

LORENZO Ce que je sais, c'est que tu es une vraie pute.

BICE Tu pourrais répéter s'il te plait ?

LORENZO Tu es une salope, une vraie pute.

BICE Avec quelle douceur tu le dis !

LORENZO La brutalité délicate, c'est ma spécialité. Un don de la nature, disons.

*Et maintenant, ne la voit-on pas lui tendre un bloc-notes et un stylo ? Il les prend, écrit quelque chose et lui redonne. Par la suite, cela se reproduira.*

BICE Et avec quelle belle écriture. Tu sais l'écrire !...

*Et tout à coup, silence, elle reste figée, là, le document à la main. Pas moins d'un quart d'heure.*

BICE Tu t'es libéré ?

LORENZO Je me demande comment nous en sommes arrivés à éprouver le besoin, de temps en temps, de ce genre d'échanges entre nous.

BICE Halte ! Interdit de tricher...

LORENZO ...Pour se sentir moins seuls ? Plus en sécurité ? Mais de quoi avons-nous peur ?

BICE Lâche.

LORENZO D'accord, Laissons de côté ces méditations.

BICE Oui, mais en attendant tu n'as pas répondu à ma question.

LORENZO Quelle question ?

BICE Si tu es fatigué ou non, mon chéri ?

LORENZO Ce n'était pas si je transpire ?

BICE L'une est liée à l'autre. Ce sont, comme on dit, des questions interdépendantes.

LORENZO Qu'est-ce que tu tiens, précisément, à savoir ? Si je suis fatigué ou si je transpire ? Soit moins évasive, s'il te plaît.

BICE Tu répètes toujours que le secret de la sagesse, c'est de savoir administrer sa propre folie.

LORENZO Naturellement, et vice-versa. Mais toi, tu ne l'administres pas, tu l'économises. Qu'est-ce que tu en fais ? Le compte en banque ? Dépenses-en un peu de temps en temps, si tu y arrives.

BICE Je croyais que ce soir, c'était à moi de poser les questions.

(LORENZO Pardon ! Capitalise si ça te chante. Moi je dilapide.

BICE Je parie que tu as déjà tes deux grosses auréoles de sueur sous les aisselles.

LORENZO Aussi dans d'autres endroits.

BICE Lesquels ? Lesquels ?

LORENZO Décide-toi à mettre en marche le moteur de ton imagination, toi aussi. Ne sois pas qu'une simple comparse, ou j'arrête.

BICE Tu sais bien que j'arrive toujours dans un second temps moi, mon chéri. J'ai besoin de me monter, moi... même : de me faire monter.

LORENZO C'est le chauffage qui me fait transpirer. Tu le mets toujours trop haut.

BICE Tu crois ? Je ne trouve pas.

LORENZO Naturellement. Toi tu es toujours fraîche comme si tu sortais d'un réfrigérateur

BICE Pourquoi tu n'as pas dit fraîche comme une rose ?

LORENZO Parce que ce soir je crée.

BICE Prétentieux ! Tes ambitions littéraires frustrées refont surface ?

LORENZO Tu sais, quelqu'un a dit que la vie, ou on l'écrit ou on la vit.

BICE Et toi, tu te limites à la parler, Je sais.

LORENZO Tu te fais des scrupules à me traiter de raté.

BICE Pas du tout, tu es original.

LORENZO On est allé hors thème.

BICE Retournons à nos moutons.

LORENZO Oui toujours fraîche, toi. Le contraire de moi.

BICE           Moite, mou, fripé, malodorant, avec la barbe longue, les ongles noirs.

LORENZO   ... Pourri.

BICE           Voilà le mot qui explique tout. Merci.

LORENZO   De rien, mon trésor. Toi par contre, perpétuellement parfaite, comme à peine sortie de la maison le matin. Avec tes petits cols blancs, amidonnés, qui te donnent, miséricordieusement, l'air jeune, distrayant la vue de ta poitrine dévastée. Peut-être, n'es-tu pas une comptable diplômée trimant du matin au soir pour amasser des millions et gérer l'héritage du trust des funérailles provinciales. Peut-être es-tu une de ces oisives improductives qui restent au lit jusqu'à quatre heures de l'après-midi avec un steak sur le visage - qui plus tard servira de dîner - et qui se lèvent avec effort pour l'apéritif.

BICE           Un peu faible comme image. Tu as trouvé mieux quelquefois, moins décousu, plus concis, plus mordant.

LORENZO   Ajoutons : pour se rendre dans la chambre puante d'un hôtel de quatrième catégorie, et se faire mettre au pas par un émigré calabrais, sans revenus, qui un jour ou l'autre se débarrassera de toi à coup de couteau. Et personne ne saura jamais s'il l'a fait pour s'accaparer de tout l'or que tu caches ou parce qu'il n'en pouvait plus.

BICE           Encore, encore, continue.

LORENZO   Qui pourrait avoir l'âge de ton fils, si ton utérus n'avait pas été aride comme une pierre sacrificielle, naturellement. Ça va ?

BICE           Ça suffit comme ça ?

LORENZO   Exclamatif ou interrogatif ?

BICE           Interrogatif, bien entendu.

LORENZO   Et qui est payé avec mon argent naturellement

BICE           Seulement pour te donner la satisfaction d'être cocu, chéri.

LORENZO   Pensée délicate.

BICE           Ça t'ennuie ?

LORENZO   Oui.

BICE           Lorenzo... Voyons ! Ne te distrais pas. Comment ça, oui ? C'est non que tu devais dire.

LORENZO Alors, je change.

BICE Ah, on est en veine ce soir. Et comment l'expliques-tu ?

LORENZO Que je sois en veine ?

BICE Non.

LORENZO Que ça m'embête d'être cocu ?

BICE Non plus.

LORENZO Que je paie tes prestataires de services ?

BICE Non plus.

LORENZO Tu es vraiment extraordinaire ! Tu veux dire je sois déprimé parce qu'impuissant ?

BICE Pas du tout.

LORENZO Et quoi, mon Dieu !

BICE Tu te rends, hein ? Que je me conserve mieux que toi. Comment l'expliques-tu ?

LORENZO Très simple. Tu es restée fidèle à ton égoïsme, voilà. Tu veux vraiment savoir pourquoi tu te conserves jeune, mon ange ?

*Elle se tait.*

Allez, mon cœur, cherche.

BICE Trop de variations me distraient, et les subtilités m'exténuent.

LORENZO Tu disais que tu voulais broder...

*Elle, de nouveau, muette.*

Et alors, tu le sais ou tu te rends ?

BICE Je me rends.



*IL s'offre, et lui offre une demi-coupe de champagne. Bon !...*

Tu te conserves plus jeune parce que, avec toute ta bonne volonté, tu refuseras toujours le plaisir, subtilement sordide, mais également sage de se laisser aller, c'est constitutionnel chez toi. Céder sagement à la poussée vers la dissolution qui est en chacun de nous, dès la naissance, s'est toujours heurté à ta résistance. En précipitant, il y a au moins, la satisfaction de se détruire. Mais glisser, cela signifie survivre, c'est-à-dire, s'adapter.

BICE            Au moins, tu es clair. Je suis flattée.

LORENZO   Je ne le serais pas trop. S'y opposer, si tu réfléchis, est contre nature.

BICE            Et bien, je suis contre nature. Quel meilleur signe de distinction ?

LORENZO   Mais ce n'est pas un contre nature de masse comme se teindre les cheveux. A la fin qu'en retires- tu, ma fleur ?

BICE            Je semble plus jeune. Tu l'as dit ; et, je te donne, le plaisir de me démolir. Chacun y trouve son compte. Tu ne veux pas comprendre que tout ce que je fais, ce que je pense et ce que je dis, c'est par amour pour toi.

LORENZO   «Tu sembles » : exact. Tu sembles, mais tu n'es pas plus jeune. Pas plus jeune que moi qui « semble » beaucoup plus vieux que ce que je suis, pour te donner, à mon tour, etcetera même si j'ai le même âge que toi, en réalité. Bien que sur la carte d'identité, tu te sois rajeunie de quatre ans. Mais pourquoi, seulement quatre ans, une fois sur cette voie ?! Pas vingt, pas dix, même pas cinq : non, quatre. C'est bien toi. Non à la nature ? Mais alors, que ce soit un non retentissant, subversif, insultant ! Ton refus avare, prudent, prudent ! Émerge toujours. Je te communique, que moi, pour compenser, je m'en ajouterai huit.

BICE            Pour compenser ou par dépit ?

LORENZO   Tout les deux, ça se comprend. Et, dans les signes particuliers, je ferai écrire : mari impuissant de femme nymphomane et castratrice.

BICE            Masochiste !

LORENZO   On y arrive ! Finalement un mot qui aide à comprendre quelque chose.

*Encore des silences, des dissonances farfelues, d'autres vagues de férocité, de douceurs pathétiques, de gentillesses perverses, de galanteries ambiguës.*

BICE            Puis-je te faire une remarque ?

LORENZO    Pourquoi pas ?

BICE            Ce soir, je note chez toi un manque de naturel.

LORENZO    C'est dû à une plus grande sincérité.

BICE            Le naturel et la sincérité, n'est-ce pas la même chose ?

LORENZO    Pas du tout !

BICE            Des nuances, encore des nuances...

LORENZO    Que ta tête de comptable t'empêche de percevoir.

BICE            Bien sûr, tout le contraire d'une tête littéraire comme la tienne.

LORENZO    Je ne m'en vante pas.

BICE            Malgré tout, j'insiste sur cette affirmation.

LORENZO    Laquelle ?

BICE            Tu manques de naturel,

LORENZO    Tu trouves ? Et pourtant, logiquement, ça aurait dû être le contraire. Vas-y, Bice ! C'est le premier de l'An... Ce soir on a un niveau un peu meilleur que d'habitude. Ce sera pour ça.

BICE            Pour ça quoi ?

LORENZO    Ouf ! Pour ça que je manque de naturel.

BICE            Je ne te suis pas.

LORENZO    Pas assez banals je veux dire.

BICE            Tu trouves ?

LORENZO    Je pense.

BICE            Pas assez banals et, par conséquent, moins naturels. C'est une grande ressource.

BICE            Quoi ?

LORENZO    La banalité, la banalité, mon amour. Ton imagination est en train de se rouiller. Rien ne fait être naturel comme la banalité. Presque autant que le manque de sincérité. Et pourquoi ? Parce que la banalité et le manque de sincérité sont la condition congénitale de l'homme. Ah, mais avec toi, c'est comme hisser un bloc de pierres d'un puits !

BICE            Bien. Continue comme ça. Il semble que la soirée promet bien.

LORENZO    Mais, ce n'est qu'une ébauche... moi aussi, je brode. Je compte bien faire mieux par la suite.

BICE            Ne promets pas trop. Sinon on est déçu.

LORENZO    Ça dépendra de toi, ma sirène, si tu n'as pas fait vœux de pauvreté mentale.

BICE            C'est bien, continue.

*Elle lui tend de nouveau un stylo et une feuille sur laquelle il s'empresse d'écrire un seul mot, une indécence qu'il vaut mieux ne pas prononcer évidemment. La preuve en est le ravissement avec lequel elle le savoure, le murmurant seulement avec le mouvement de ses lèvres. Et, à travers la table, ils font l'unique chose que, raisonnablement, ils ne devraient pas faire : ils se serrent affectueusement la main. Tellement affectueusement qu'elle crie de douleur. Patience, c'est leur manière de s'aimer.*

Aie ! Tu me fais mal.

LORENZO    Et serre un peu toi aussi ! Tes doigts semblent transformés en limace ? T'as bien des ongles pour quelque chose. Ou c'est seulement pour le sexe ?

BICE            Impatient !

*Elle doit les lui avoir enfoncés dans la chair parce qu'on voit se répandre sur son visage une grimace de béatitude.*

La vie n'est qu'ennui.

LORENZO Ça a déjà été dit par un certain Tchekhov.

BICE Oui. Mais on peut chercher des distractions. Il n'a pas dit ça aussi ton Tchekhov ?

LORENZO je ne pense pas. Dans le fond, c'était un conformiste.

BICE Mais bien sûr. On peut aussi prendre goût à consommer la vie, en arrosant des graines d'inexistence.

LORENZO A propos d'arrosage, si vraiment tu y tiens, avant de me coucher je prendrai une douche.

BICE Coquin !

LORENZO Mais, tu sais, j'ai vraiment des cercles sous les aisselles.

BICE il n'y a pas d'eau chaude dans la salle de bains. Le chauffe-eau est éteint.

LORENZO Dommage. Je dormirai sur le divan.

BICE Le divan est chez le tapissier.

LORENZO Je me coucherai dans un cercueil.

BICE Ta puanteur le rendrait, par la suite, invendable. Malheureusement ce n'est pas encore une odeur de cadavre.

LORENZO Il ne me reste donc que le lit de ma salope de femme qui se ferait foutre même par un bouc.

*Et ils se mettent à s'applaudir réciproquement et à saluer, s'inclinant l'un devant l'autre, comme deux acteurs sur scène à la fin d'une représentation. Puis, tout à coup, de façon inattendue, dissonante, le hurlement frénétique d'un moment de sincérité, est-ce vraiment de la sincérité, allez savoir ?*

BICE Crapule ! Non et non. Je ne marche plus. Comme ça on devient fou. J'en ai assez de ces bouffonneries. Ça suffit. Définitivement.

*Et lui, glacial.*

LORENZO Ça suffit. Comme tu veux, chérie.

BICE Je ne supporte plus cette vie de cauchemar. Je voudrais me laisser aller. Me mettre à hurler. Toute les femmes le font, sont capables de le faire. Pourquoi moi non ? Tu peux me le dire, pourquoi moi non ?

LORENZO Me demander de te suggérer la réplique. Ce n'est pas de toi, ma colombe.

BICE Nous le sommes déjà, Lorenzo.

LORENZO Quoi donc ? Réponds-moi en évitant, si possible, le mélodrame.

BICE Fous. Des fantômes fous. Morts depuis qui sait combien de temps, retournés sur terre qui sait pourquoi. Peut-être parce qu'on n'avait pas vécu, pour demander des comptes. Voilà.

LORENZO Par hasard, ne serais-tu pas en train de te défendre en invoquant la semi- infirmité mentale ? Maintenant, c'est toi qui triche.

BICE ... Créatures sans avenir, déchets humains !...

LORENZO Certes. Même pire. Mais, tu vois, chérie, deux personnes ensemble, même s'il ne se passe rien, arrivent toujours à créer un drame, tant bien que mal !

BICE Le drame intolérable, est qu'il ne se passe rien !

LORENZO Ça te semble rien !... On a écrit là-dessus des chefs- d'œuvre.

BICE Rien. Et l'illusion, toute la vie, que ça, c'est la vie.

LORENZO C'est ça. Et tu l'appelles rien, dans notre rien ?

*Alors, elle humblement.*

BICE Excuse-moi.

LORENZO De quoi, chérie ?

*Dans le magasin, à côté, à l'improviste, le téléphone sonne. Comme s'il ne s'était rien passé, elle s'y rend, S'illuminant à travers les vitres de la porte, il laisse découvrir sa marchandise macabre. Et on l'aperçoit, qui*

*répond, calme, à l'appel. Lui est retourné s'asseoir devant son éternel échiquier et il parle, parle, à qui parle-t-il ?*

Assez !... Et comment ferions-nous à survivre s'il nous manquait tout ça ? Délits d'usure. Longs, longs. Le cérémonial de la mort n'a ni fin, ni commencement. Homicides impunis. Non prémédités. De toute façon non passibles de poursuites selon le code pénal. Des gens petits, médiocres et vils, se détruisant mutuellement avec des moyens leur ressemblant. C'est une partie minutieuse, patiente, sans fin. Qui dure toute la vie, et dans certains cas, toute une vie n'est pas suffisante pour terminer la partie. Des vies entières consumées ainsi. Certains réussissent à résister une heure de plus, ça dépend. Volonté ? Pensez-vous, hasard, chance. Ou malchance, bien sûr. Présences sans aucun sens, et par chance, sinon... La pitié par exemple. Réciproque ou non. Voilà l'unique danger fatal qui vous tend des pièges à chaque angle, à chaque moment. Elle vous saute au cou quand vous vous y attendez le moins. Il suffit d'une fissure de pitié d'un côté et tout s'écroule... Gardons-nous en. Tant qu'on peut. Toujours aux aguets celle-là : la pitié. Elle a comme alliée la fatigue... Tu es fatigué, chéri ?... Gardons-nous-en ? Mais, dans quel but ? Gagner ou perdre la partie, qu'est-ce que ça change ? Qui peut dire si perdre n'aurait pas été plus sage ? Tentations de luxe, alors ... à portée de main. Mais il faudrait savoir, décider, si la vocation de celui qui torture n'aurait pas été celle de la victime, et la vocation de la victime celle de celui qui torture. La confusion, la tromperie, c'est quand chacun joue simultanément les deux rôles. Gagnants ou perdants ? Gagnants parce qu'on s'est perdus ; ou perdants parce qu'on a cru se sauver de cette façon ? Le désir d'anéantissement est une soif qui ne s'éteint jamais.

*Dans le magasin, la lumière est maintenant éteinte. Elle a cessé de répondre au téléphone et elle est revenue. Si elle a entendu quelque chose, tant mieux, sinon, ça ne fait rien. Mais, probablement a-t-elle entendu quelque chose.*

BICE            Il dit que le Président de la Caisse d'Epargne est agonisant.

LORENZO      Bon coup.

BICE            Pas mal. Le premier jour de l'année commence bien,

LORENZO     Considérant le rang et le revenu, ce sera une agonie somptueuse et interminable, comme l'agonie des souverains ou des papes.

BICE           Elle est prévue brève. Ça a toujours été un tempérament expéditif.

LORENZO     Tout à contresens, ce soir.

BICE           On nous recommande de nous tenir prêts

LORENZO     Humbles serviteurs de la communauté, toujours ! Ils comptent, si tout se passe comme prévu, pouvoir exposer la dépouille dans la matinée. Il demande si c'est le cas de lui faire la barbe. J'ai dit que oui.

LORENZO     Ils ont pensé que, comme ça, il restera quelque chose de non enterré de lui.

BICE           Ce sont des subtilités qui ne viennent à l'esprit qu'à toi, mon chéri.

LORENZO     Alors, probablement, ils la distribueront, comme reliques, à ses amis fidèles.

BICE           C'est seulement une question de dignité d'aspect.

LORENZO     On jette comme ça de nous-même dans le décor ! Tu imagines le jour du jugement, la confusion dans la vallée de Josaphat, chacun en train de chercher à reprendre les choses qu'il a laissées ici ? Les cheveux et les ongles coupés. On risque d'arriver là avec de longues griffes et des mètres de chevelure traînante. A propos, je devrai me rappeler de restituer mon dentier et me débrouiller pour récupérer mon appendice, quand viendra le moment.

BICE           En espérant que tu ne te trompes pas avec celle d'un autre...

LORENZO     C'est sûr. Il y a aussi ce risque.

BICE           Pointilleux comme tu es, ça te gâcherait l'éternité.

LORENZO     Tu crois ?

BICE           Certainement. Tu dois faire attention. Sans précipitation.

LORENZO     Vu l'urgence, ce n'est pas le cas d'aller se coucher.

BICE           Ça perturbe notre soirée, tu ne trouves-pas ?

LORENZO     Tout compte fait, je n'en suis pas sûr.

*Il se tait. Un bon moment. Puis, elle, articulé comme à coups de marteau.*

BICE                   A bas l'avarice, je te prépare un café.

LORENZO           Pourquoi un café maintenant ? Quel manque d'imagination ?

BICE                   Seulement pour nous aider à rester éveillés. Pourquoi veux-tu que ce soit.

*Avant d'obtenir une réponse elle doit attendre cinq minutes réductibles à pas moins de quatre.*

LORENZO           Et soit. Vu qu'il n'est pas possible d'éloigner ce verre, prenons le café.

BICE                   Tu le désires toujours ?

LORENZO           Je « l'attends » toujours. Tu ne devrais pas l'ignorer.

BICE                   Tu me répètes tous les soirs : ce n'est pas le café que j'attendais, ce n'est pas un café digne de toi.

LORENZO           Et bien, espérons que celui de ce soir le sera.

BICE                   Il va te faire du bien, tu vas voir.

LORENZO           C'est probable.

BICE                   Ça va te remonter.

LORENZO           J'espère bien.

BICE                   Fort ?

LORENZO           C'est toi qui sais comment tu dois le préparer.

BICE                   Très fort. Le meilleur café de ta vie.

LORENZO           Fantastique. Je t'aide ?

BICE                   Tu me distrairais.

LORENZO           C'est juste.



*Et il reste seul. Il l'a laissé partir l'accompagnant d'un regard oblique qui s'est ensuite déplacé, lent, couvrant les murs, les meubles et les choses, les éloignant du temps.*

Jamais vu comme ça, ici, maintenant...

*Il se lève, mais pas tout de suite ; il s'approche de la porte d'où elle est sortie, s'arrête pensif, traverse la pièce en diagonal, deux fois.*

Parce qu'évidemment, le moment est venu de changer le jeu. Il arrive un moment, dans la vie où on doit comprendre.

*Il sort une pièce de monnaie de sa poche et la fait sauter sur la paume de sa main.*

Vrai, pile, faux, face.

*Il la reprend avec la paume de l'autre main qu'il ferme et rouvre. Il observe la pièce, sourit ambigu et il se rapproche de la porte.*

Tu es là, chérie ?

*On entend seulement sa voix, mais claire, proche.*

.

BICE            Où veux-tu que je sois ?

LORENZO    Tu m'entends ?

BICE            Parfaitement

LORENZO    Tu es vraiment décidée à faire ce café ?

BICE            Absolument. Si je ne le fais pas tout de suite, je ne le fais plus. Je t'ai fait suffisamment attendre.

LORENZO Espérons au moins qu'il sera bon. Applique-toi, il doit être excellent.

BICE Je ferai de mon mieux.

LORENZO Si tu n'arrives pas à le faire comme il faut, je devrais le refaire, et ce sera toi le juge.

BICE Juge ou accusé, c'est la même chose. Allez, viens...

*Il ne se le fait pas répéter. Il retourne devant l'échiquier, lui donne un coup de pied, faisant tomber tous les pions qui s'éparpillent par terre. Et dans son monologue, il semble vraiment qu'il ne parle que pour lui-même.*

LORENZO Infâme ! Sous les yeux. Mais, habile. Indiscutablement géniale. Un petit jeu dans le but de masquer le grand jeu. Et le grand jeu, elle le réserve pour elle-même, bien entendu. Dire qu'on s'est toujours menti ? Trop simple et trop facile. Non, c'est même le contraire : nos mensonges ont été notre sincérité. Il n'y a qu'un mensonge qui compte, qui est l'axe de tout. Un mensonge seulement, dans un but connu sans le connaître, éblouissant dans sa propre obscurité. Le menteur habituel n'est qu'un petit tricheur né et rien de plus. Trop inconstant, toujours trop occupé à court terme, empêtré, comme il est dans le filet de pleins de minuscules intérêts. Il bat des ailes dans la poussière, incapable de voler. La fidélité contient un seul mensonge, par contre !... C'est bien plus grand, profond et fécond ! Fécond surtout. Mais, d'ailleurs, mensonge ? C'est vite dit. Plutôt, une longue dissimulation de laquelle, fatalement, un jour ou l'autre, comme d'une fleur malsaine, éclot le drame que chacun porte en soi sans le savoir. Rien d'exceptionnel. Exceptionnel, ce serait d'y voir clair. Il faut savoir se contenter. Nos armes ne sont pas héroïques. Tout a une explication. Il n'y a pas de doute. Et, donc, pour ce soir. Elle s'est décidée et nous voilà au dernier acte, Mais avec quelle clarté, quelle persistance, avec quelle désinvolture elle y est arrivée. Un prodige de patience. Aucune erreur. Jusqu'à maintenant, aucune erreur. Elle dépensait les petites pièces pour économiser le capital. Petite mais parfaite. Bien choisi le temps, la manière.... et le lieu, naturellement. Nous avons le décor parfait !

*Il retourne sur le pas de la porte.*

Tu es vraiment une artiste !

*Sa voix à elle :*

BICE Du café. Je le pense aussi. Encore un peu de patience.

LORENZO Prends ton temps.

*Et il s'éloigne, se tait, attend quelques minutes, guettant, jusqu'à ce qu'elle apparaisse sur le seuil de la porte.*

BICE Ah, tu es là ? Tant mieux.

LORENZO Tu pensais que je m'étais enfui ?

BICE Pas du tout, pas du tout. J'avais seulement eu l'impression que tu t'étais éloigné.

*Et c'est elle qui s'éloigne, mais pas pour longtemps.*

LORENZO Pourrait- on être plus complice ? Pas un accroc. Comme si c'était entendu depuis toujours. On pourrait en parler explicitement. Admirable ! De quoi mettre la puce à l'oreille ; Trop de perfection pour être vrai. De quoi se méfier. Des années qu'elle se prépare, qu'elle couve ça. Un long voyage de l'imagination vers la réalité. Sincèrement, n'est- elle pas à envier. Ne serait-ce que pour une chose : l'angoisse exaltante qu'elle a su s'offrir pendant tout ce temps, la savourant, sans se presser et sans impatience, faisant tout, toute seule, ou du moins, c'est ce qu'elle croit. Une véritable drogue. Chaque jour, chaque heure, une dose imperceptible en plus. Je pourrais indiquer le moment précis où tout a commencé. Le jour, l'heure ! Peut- être ne le sait-elle pas elle-même, l'éclair de cette pensée fut tellement fugace, le germe de tout. Moi si, je sais. Je revois tout devant mes yeux, comme une scène de théâtre. On fermait le cercueil de cet assassin, tous les journaux en parlèrent... Comment s'appelait-il ?

C'est curieux, je me souviens de tout sauf de son nom. C'était l'homme le plus beau et le plus fort de la ville, sportif, téméraire, tombeur de femmes légendaire, et, naturellement, le complice inévitable des fantaisies adultères secrètes de chaque femme. Il disséminait des enfants comme d'autres distribuent des cartes de visite. Quel était son nom ?... Un instant... De toute façon, désormais on pourrait même prendre goût à jouer à découvert.

*Maintenant, sans même se déplacer, élevant seulement un peu la voix, il l'appelle.*

Chérie !...

*La voilà, immédiatement.*

BICE            Oui...

LORENZO      Tu étais en train d'écouter ?

BICE            Qui sait ? Sachant que, parmi tant d'autres, tu ne te privas pas non plus du vice de parler tout seul, c'est une tentation qu'on peut avoir. Non ?

LORENZO      Tu ne pourrais pas mieux dire. Te rappelles-tu le nom de cet aristocrate, assassin de son jardinier, un méridional qu'il l'avait découvert au lit avec sa femme ? On fit son enterrement en cinquante et un, à la fin du mois de septembre, un mardi, l'après-midi, tard, il pleuvait un peu.

BICE            Cinci. Adalberto Cinci. Pourquoi ça t'intéresse ?

LORENZO      J'avais oublié.

BICE            Et après tu trouves à redire sur les lacunes de ma mémoire de fer. Plutôt, sur le fer de ma mémoire, pardon.

LORENZO      De rien.

BICE            Autre chose ?

LORENZO      Non.

BICE            Cinci, Il s'appelait Cinci. Marquis Adalberto Cinci.

## *Et il rentre*

.LORENZO Elle le sait. Après vingt ans, elle s'en souvient encore. Adalberto Cinci. Celui-là, oui qu'il avait vu du beau monde, avant que ne lui sorte un fleuve de sang de l'aine. Oh, vidé ! Castré d'un coup de rasoir. Et dire que si le mari n'était pas retourné chez lui pour se raser, il serait encore vivant. Mais, il semble que son antipathie pour les rasoirs de sécurité a aussi joué un rôle. C'est le destin. C'est toujours elle qui s'occupe de couvrir le visage de nos clients avant de fermer le cercueil. Cette fois-là, elle eut une hésitation, un moment de perplexité et elle resta là avec le mouchoir dans les mains. Un morceau de soie jaunâtre, brillant, glissant, bordé de dentelle. Je le vois, je le sens de nouveau sur les mollets. « Dommage, un homme aussi fort » murmura-t-elle. Un souffle plus qu'un vrai murmure. Elle dit fort, elle ne dit pas beau. « En voilà un qui a su vivre sa vie », dis-je banalement, je ne sais pas pourquoi. « Et faire vivre » coupa-t-elle, sèchement. Qui sait ce qui me poussa à ajouter « Il a le visage que j'aurais voulu avoir ». Elle me dévisagea, un moment, sans rien dire ; puis son regard parcouru mon corps de haut en bas, appuyé, fixe, à l'endroit où le malheureux avait subi le massacre. Ce fut alors. J'en suis certain. Tout naquit alors. On ne se trompe pas entre individus liés à la chaîne des mêmes habitudes, des mêmes occupations, des mêmes pensées, des mêmes mensonges, des mêmes dissimulations. Et de la même solitude. Ce fut d'abord, une sensation vague. Puis, plus nette. L'imagination commença tout de suite à lui donner corps. L'éclair d'une idée bouleversante, gardée à l'intérieur, nourrie, grandissante, élevée avec un désespoir fanatique, comme on élève un enfant. Oui, un enfant, voilà : l'unique créature qu'elle ait réussi à générer en substitution de celle qu'elle ne sut pas : que nous ne sûmes pas mettre au monde, c'est là le point. Et cette idée monstrueuse devint notre enfant. Mais oui, notre enfant, l'héritier de notre rancœur, en somme. Ensuite, commencèrent nos jeux féroces. Pour tromper, enfermés ici, nos soirées vides, disions-nous au début ! La nuit, allongée près de moi, avec son corps si frigide et si corrompu : corrompu parce que frigide, insatiable parce que sans faim, je sentais qu'elle l'allaitait, cet ignoble fils, né d'un répugnant accouchement du cerveau. Les vertiges de ces heures sombres !... Et pourtant, si on veut être vraiment sincère, sincère jusqu'au fond de l'abjection, on serait tenté de dire : nos heures les plus intimes. Et oui, car, bien ou mal, indéfinissable, inavoué, inavouable, tordu, criminel, fou autant qu'on veut, ce secret était, au moins, quelque chose qui nous rapprochait. Il calmait

un peu la sensation de vide comblée en vain par le cérémonial de l'affection. Amour !... Incroyable, d'une certaine manière, c'était de l'amour. La lâcheté constituait notre force, le ciment d'une union absurde. Et surtout, c'était notre fidèle sentinelle. En nous distrayant, elle nous permettait de vivre de la seule manière possible : bloquant l'imagination dans la fantaisie d'un crime qui serait toujours resté prisonnier de l'imagination. Parce que cela était le pacte tacite, la condition infranchissable mise par la lâcheté afin de libérer les plus infernales machinations : le désir ne serait jamais devenu action. Et donc, tout était possible, tout était concédé !... Nous n'avions que ça en commun ! Inadaptés ? Fous ? Spectres de trépassés n'ayant pas vécus, revenant d'un autre monde, d'un autre temps, comme elle dit, elle sans savoir ce qu'elle dit ? C'est possible. Possible. Tant d'absurdités sont possibles entre les gens !... Le problème, c'est que de l'extérieur, rien n'est vrai... Non ?... Mais qui, quoi, sinon la haine, la frénésie de se détruire ou de se laisser détruire aurait pu nous défendre de l'angoisse de ne pas trouver de raisons à la malchance de s'être rencontrés, de s'être fréquentés et d'habiter ensemble, d'être ensemble, ensemble, perpétuellement ensemble dans une pièce plutôt que dans une autre, d'échanger des mots privés de sens ? Ou, quand ils en avaient un, s'ils en avaient un, c'était le contraire de ce qu'ils exprimaient. Et chose effrayante : ne pas pouvoir se séparer ! Impossible même d'y penser : nous sommes les époux siamois. Parce que moi - c'est incroyable ! - malgré tout, moi, cette femme, je l'aime. Et elle aussi. On ne se haïrait pas tant si on ne s'aimait pas. Ou vice-versa. Voilà notre malédiction. C'est comme ça ? C'est comme ça !! Ce n'est pas rare ! Nous ne sommes pas les seuls. L'unique chose pour laquelle nous ne sommes pas seuls.

*Il ressent le besoin d'un autre verre, s'il en est resté.*

Pour la comprendre, il ne suffit pas de garder à l'esprit la tendance sombre de sa vocation romanesque. Il y a autre chose. Ça lui vient des tripes. Le chapitre des motivations, dans cette histoire, c'est tout, et c'est le plus long. La croix, c'est que comprendre, neuf fois sur dix, cela signifie justifier. Et ensuite, on se trouve enseveli dans les sables mobiles de la pitié. Même si, désormais, ça ne risque pas ? Mais oui, faisons comme s'il s'agissait de la dixième. Ce soir, c'est une soirée hors du commun. On doit être prêts à tout, sauf à se défendre. La preuve, quelle a été son obsession ? Facile à deviner. Attention !...Bice !.

*Devant diviser la comédie en deux temps, pour les nécessités de la représentation, au hasard, faisons-le maintenant, et levons le rideau sur la même scène, sur les mêmes positions : « Bice... ! »*

On entend sa voix.

BICE                   Oui.

LORENZIO        Tu peux-venir un instant, s'il te plaît ?

BICE                   Avec plaisir.

*Elle est déjà là.*

LORENZO        Excuse-moi si je te dérange sans cesse.

BICE                   Ne t'inquiète pas.

LORENZO        Saurais-tu me dire, ma chérie, pourquoi nous nous haïssons éperdument tous les deux ?

BICE                   Mais, mon trésor, parce que tu me crois stérile et que moi, je sais, indubitablement que tout dépend de ton impuissance.

LORENZO        Ah, bien sûr !...

BICE                   Autre chose ?

LORENZO        Non, pas pour le moment, merci.

*Elle rentre.*

LORENZO    Indubitablement ! Quel savoir dans l'usage des adverbes ! Perfides envolées sur les cimes du sublime ? Même pas en rêve. Elle est en bonne foi. Elle y croit. Une idée fixe. Jamais plaisanté sur cet argument. C'est sacré. Son admirable faculté de réduire les questions à l'os !... Par exemple, classer comme impuissance des autres la propre incapacité à

susciter le désir. Oh, mais au début ce n'était pas comme ça. Je l'ai épousé... c'est-à-dire, c'est-à-dire : elle m'a épousé, plus exactement : je me suis laissé épouser - jamais, je n'aurais tant espéré ! - parce qu'elle possédait une librairie. L'ensorcellement des livres. Responsables, entre parenthèses, de ces indigestions de discours. Sans les livres, tout aurait été plus simple : animal, et, donc vrai. Mais cela n'a rien à voir, si était vrai seulement ce qui semble vrai, on serait frais. Moi, pauvre, avec une licence en lettres, mais toujours, avec la sensation de ne pas l'avoir méritée. Non, ce n'est pas exact. Méritée, si, si si - je sais, moi, et mes parents savaient combien cela coûta ! - mais avec une vague sensation de culpabilité pour m'être introduit d'un coup dans un monde qui n'était pas le mien, une espèce de fraude, voilà, c'est ça. Toujours à cause d'une vocation congénitale à la dépendance, héritée de générations de misère servile. Pauvre à l'extérieur et à l'intérieur, en somme. Même tout le reste, après, dans le fond, dérive de là. Qu'est-ce que j'étais en train de dire ? Ah oui. Ainsi moi, pour arriver à la librairie, je traversai avec joie, oui, avec joie, l'usine des funérailles, qui avait enrichie sa famille avant qu'elle soit orpheline. Et que personne, personne ! n'avait eu et n'avait le courage de traverser. Même pas les fournisseurs ! Un porte-malheur. Jamais un vol. On pourrait laisser la porte du magasin ouverte jour et nuit. C'est-à-dire qu'elle me paraissait inatteignable seulement parce qu'elle était inabordable. À force de trop raisonner, on déraisonne. Tomber amoureux est le plus économique des sentiments. Pour deux âmes terriblement malnutries comme les nôtres, ce fut très facile. Comme il ne me fut pas difficile de me laisser aspirer par la malédiction de la solitude avec ses moisissures vénéneuses, où elle avait été reléguée. Même enfant, même à l'école on lui avait toujours tourné le dos ; mais ce n'est pas elle qui me le dit ; trop orgueilleuse, pour le confesser. Être ennuyer, me préoccuper ? Pas du tout, au contraire. Pour quelqu'un comme j'étais moi : un refuge, une défense. Morts au milieu des morts, condamnés à empaqueter des cadavres. Mais il ne faut pas, non plus donner à tout ça une importance excessive. Ça a contribué, mais ce n'était pas suffisant ! Ce serait arrivé également avec une autre scénographie. C'était à l'intérieur, ça venait du fond de nous-même. Qui s'assemble se ressemble, dit-on. Le couple idéal, en d'autres termes : Une femme avec le ressentiment de l'exclusion et la frénésie de la possession et un mâle - mâle ?!... avec ancré en lui, le sentiment d'insécurité du misérable et la timidité de l'écolier, mendiant l'approbation du maître même s'il en sait plus que lui. Voilà. Est-ce clair ?



*Peut-être est-il resté un demi-verre de mousseux dans la bouteille. S'il en est resté, concédons-le-lui. Cela l'aidera à insérer un arrangement ironique dans la partition.*

Ce soir, tout doit sortir. Le vice de se parler tout seul devient de l'incontinence. La première année, tous les matins, au moment de sortir pour aller donner mes cours à l'école - on m'avait donné une classe de filles - armée de fil et d'aiguille, elle me cousait le rabat de la braguette. Et oui, des choses comme ça se produisent, sans qu'il faille invoquer la folie. Eh bien, je n'ai pas honte à le dire, ça ne me déplaisait pas, ça me flattait. Vanité masculine ! Toutefois cette forme de jalousie constrictive, n'était pas sans de compréhensibles inconvénients. Je me souviens une fois... Mais, laissons tomber. Et dire que ni avant ni après - c'est humiliant de le confesser - je n'ai connu d'autres femmes qu'elle ! Monogame jusqu'au bout ! Assez. « Cette école n'est pas à ton niveau... On n'a pas besoin de ça ? Grâce à Dieu, on ne manque pas de moyens. Ni pour nous, ni pour les enfants à venir. Pourquoi tu dois t'épuiser dans l'enseignement... Tu devrais avoir plus confiance en toi-même... L'énergie et le temps que tu perds à remplir le crâne de trente filles stupides avec des choses qu'elles ne comprennent pas et qu'elles n'apprécient pas, tu pourrais l'employer pour étudier, pour écrire des livres... Pourquoi ne tentes-tu pas ?... » Même cette insistance obsessionnelle me faisait plaisir. Et je tentai. Qui aurait résisté ? N'avais-je pas une nature tendant à l'asservissement, désirant se sentir une chose, un objet, un instrument de possession ? Un instrument : c'est le mot. Mais, évidemment, inutilisable. Les enfants qui auraient dû venir ! Comme les livres à écrire ! Le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième, le septième, la septième année... et on était toujours deux, seulement deux. Ne jamais en parler. Seulement essayer. Tacitement, fébrilement essayer, tenter, insister, sans jamais s'arrêter. Avec obstination, avec ressentiment, avec fureur. Sans la joie, l'enthousiasme, l'extase de deux corps. Une rage, une guerre, une lutte entre deux ennemis. Une luxure visant un but, voilà. Lucide, glaciale et improductive. Tous les soirs au lit, comme un examen : l'éternel complexe de l'examen, La nature, dans ces cas, se venge et dit non, Des racines mortes pour des entrailles sèches, avaries... Même ses menstruations : un filet de sang. Il faut voir comment elle regardait, dans la rue, les jeunes pères si affectueusement maladroits avec leurs enfants par la main ou dans les bras !.

*Mais pourquoi cela se termine-t-il par des cris ?*

Ce qui arriva ensuite était inévitable, naturel : bien sûr naturel. Elle en arriva à ne pas se faire payer les funérailles des enfants, elle, si radine ! Elle aurait pu en vider les maisons qu'elle en aurait été heureuse. Et arriva l'époque des consultations médicales, mais, avant, il y avait eu le pèlerinage à Lourdes. « Cela peut dépendre de vous, madame, ça peut dépendre de votre mari ; ça peut dépendre d'une incompatibilité biologique, il fut dit exactement biologique, des deux sujets, individuellement reproductifs, mais avec un autre partenaire ». On nous appelait partenaires. Et alors, à l'époque des partenaires : la recherche effrénée du partenaire... biologiquement assorti. Tout à fait naturel. Une chienne ! Si elle avait pu exposer l'entrejambe à la fenêtre - nous habitons au rez-de-chaussée - pour faciliter le premier qui passe, elle l'aurait fait. C'est facile de condamner !... Une chienne famélique, mais sans envie et sans plaisir, même pas : une machine insensible. Et inutilisable. Elle tenta même avec un noir... Non non, le racisme n'a rien à voir ... Très sympathique !... Ce fut seulement à cause de leur prolificité bien connue. Un géant ! Férocité du sort ! Cette fois-là, l'unique fois, pauvre femme, elle espéra et elle craint d'être enceinte, avec la peur que la couleur du bébé qu'elle voulait et qu'elle ne voulait pas, lui fasse perdre sa réputation auprès des gens... Et après ça plus rien... Quel nom donner à l'époque qui est pour se clore ce soir ? Retenons seulement une chose : ne jamais s'étonner de rien. Et extrême attention avant de condamner ! Avec nous, rien n'est vrai et tout est vrai. Il faut être au jeu ; avec le droit de l'interrompre et de le reprendre au besoin.

*Et, juste pour un moment de répit, il se met à ramasser par terre l'échiquier et ses pions. Cela semble impossible, ce sera un hasard, mais son silence suscite automatiquement son intervention, sans même qu'elle ait besoin de passer la tête et de jeter un coup d'œil.*

BICE            Chéri !

LORENZO        Dis-moi.

BICE            Je suis presque prête.

LORENZO        A cette heure, plutôt qu'un café : tu aurais eu le temps de préparer un poulet rôti.

BICE            Le premier était raté. Je suis en train d'en faire un autre. J'avais mal dosé. Je craignais que ce ne soit pas suffisant.

LORENZO      La dose de quoi ?

BICE            Mais du café, naturellement.

LORENZO      Bravo, des champions ! Double saut périlleux. On parle ouvertement de doses insuffisantes. Cela semble impossible, mais après trop de lâcheté, vient le jour où on devient courageux. Jusqu'à quand l'action pouvait-elle se contenter de rester enfermée derrière la porte du désir ? Qui avait pensé à ça ? Tout le problème est là.

*Fantomatique, mais directe et explicite, la voilà, dans le cadre de la porte, à moitié dedans et à moitié dehors.*

BICE            Tu peux me dire une chose ?

LORENZO      Ce n'est pas exclu.

BICE            Toi, si l'occasion se présentait, tu arriverais à tuer ?

LORENZO      Ça dépend de ce qu'on entend par occasion.

BICE            N'élude pas ma question.

LORENZO      Si tous ceux qui ont une raison ou le désir de tuer en trouvaient le courage, très peu de gens mourraient de mort naturelle.

BICE            Interdit de généraliser. Toi, j'ai demandé tu en aurais le courage ?

LORENZO      Oui.

*Mais cela a été trop provoquant et agressif pour être convaincant.*

BICE            Merci.

LORENZO      De quoi ?

BICE            Comme ça. Histoire de rendre les politesses.

*Elle disparaît.*

LORENZO        Et non. Non. C'est clair. Moi, je sais qu'il n'existe pas de délits dont je ne serais pas capable. Pourtant, ça aurait dû être elle, à trouver le courage. Car depuis toujours, c'est elle qui distribue les rôles... Infâme ! Mais habile. Habile.

*Un hurlement. Littéralement.*

Tu es très habile, Bice !

BICE            Je sais.

*Elle apparaît et disparaît. Et lui, tout de suite, presque tout bas.*

LORENZO    Habile et stupide. Stupide parce qu'elle ne sait pas, elle n'a pas pensé que je sais. Mais mon Dieu ! comment ne pas s'en rendre compte quand on n'a plus vécu que pour cela !? Elle ne se rend pas compte, maintenant que sa lâcheté même, me donne, à moi, à l'inverse un courage équivalent ; comme elle ne s'était pas rendue compte avant que, c'est moi qui ai fécondé cette idée en elle, comme un enfant en chair . Oui : moi. Notre unique, interminable sacrilège rapport a été employé pour générer un homicide. Et je suis resté ici à attendre, tout autant qu'elle dans un désespoir non moins exaltant. Sauf que pour moi, c'était un désespoir tranquille. La résignation amère et souriante, la volupté libératrice, quelquefois de qui, vivant hors de la réalité, atteint, ou a l'illusion d'atteindre, qui sait quelle sagesse. Seulement en les transformant en jeux, certaines réalités peuvent être rendues supportables. Laisser toutes les portes ouvertes mais en défendant, féroce l'accès afin de pouvoir lancer des filets au hasard, dans l'espoir de capturer un dieu inconnu. Et ainsi, même l'enfer peut avoir ses jardins. Maintenant je me demande : qui de nous deux est plus digne de compassion ? Chacun sa part, c'est comme ça. Mais, de tous les deux, la plus malheureuse c'est peut-être encore elle... Mais sûrement. Sûrement. Parce qu'elle n'arrivera jamais à comprendre que la pulsion de mort est indissoluble de la pulsion de vie. Si, quelquefois, seulement quelquefois, l'homme est l'artisan de sa propre élévation, il l'est toujours de sa propre démolition. Il s'agit d'un instinct venant de loin, de l'intérieur. Il commence dès qu'on ouvre les yeux et ne lâche sa proie qu'au

dernier souffle. Un tour de corde au cou aujourd'hui, un autre demain... dès la naissance ; serrée, petit à petit, par l'imprécision, par la semi conscience, par l'ambiguïté des sentiments qui se dégradent malgré eux, sans le savoir et sans le vouloir : les altérations du moral, qui à la fin se traduisent à l'extérieur, en fractures inguérissables... Bien sûr !

*Bien sûr, il se félicite pour ces réflexions.*

Qui a compris cela et l'a accepté, peut tout du moins, regarder en face sa propre désolation. Ce qui n'est pas peu. Et alors, il y a qui en enterrant ou en tentant de s'enterrer soi-même acquiert une voyance surhumaine. Le sentiment cruel de la propre dégradation a son prix, mais a aussi son utilité. L'imbécile ! Elle n'a rien compris du tout. Elle pense devoir encore feindre, elle ! Mais feindre quoi ?

*Sa voix à elle.*

BICE            Mon trésor, tu es prêt ?

LORENZO       Ne me casse pas les pieds. Laisse-moi encore un peu à mes méditations.

BICE            Tu ne crois pas que ça suffit ?

LORENZO       Ça, c'est à moi de décider.

BICE            Incontinent,

LORENZO       C'est mon affaire.

*Maintenant elle apparaît sur le seuil de la porte.*

BICE            Qu'est-ce qui se passe ? Tu es en train de rédiger ton testament par hasard ?

LORENZO       Dans un certain sens.

BICE            Ou il s'agit du dénouement du roman qui aurait dû te rendre célèbre mais dont tu n'as jamais réussi à écrire la première ligne ?

LORENZO     Ça se pourrait.

BICE            Et tu le composes en un soir ? Exorbitant.

LORENZO     Les prodiges de l'inspiration ! Ce qui n'advient pas en un siècle, advient en une heure.

BICE            Des pensées sublimes, j'imagine.

LORENZO     J'essaie.

BICE            En attendant ton dernier café, ça ne te semble pas une exagération ?

LORENZO     Mon dernier ?

BICE            Ton dernier de la journée, je veux dire.

LORENZO     J'ai besoin de quelques minutes en plus.

BICE            Accordé. Vas-y, libère ton imagination et trouve la conclusion. Mais ne me fais pas trop attendre, dans le fond, je suis autant protagoniste que toi.

*Elle s'éloigne avec le sourire de la Joconde en emprunt.*

LORENZO     L'impatience de se précipiter dans son rôle !... Oui. Jouer avec la mort. Jusqu'au bout. Se faire suicider. C'est la clé de tout. Voilà ce qui ne lui est même pas passé par la tête. C'était pourtant si simple. Si elle l'avait compris, elle, comme je la connais, elle se serait peut-être sauvée. Mais rien à faire. Elle a voulu jouer seule, trichant envers elle-même, sans soupçonner un seul instant que ce n'était pas elle à mener le jeu. Mais je me demande, est-ce possible d'avoir vécu ensemble une vie entière et d'être restés aussi sourds ? Elle n'a pas vu le piège où elle se fourrait. Et, ne l'ayant pas vu, elle ne se rend pas compte que ce n'est pas moi qu'elle est pour assassiner ; c'est la dernière raison de vivre, terrifiante, mais unique et nécessaire qui lui reste.

*La revoilà. Elle porte sur un plateau somptueux, deux grandes tasses de café fumant.*

BICE            Tu as réussi ?

LORENZO J'ai fait de mon mieux.

BICE Prétentieux.

LORENZO Chacun fait ce qu'il peut. Le malheur c'est qu'autant d'application qu'on y mette, on n'arrive jamais à faire ce qu'il faut comme on le devrait. A part toi, bien entendu.

BICE Mais cette conclusion, tu l'as décidée, oui ou non ?

LORENZO Je suis incertain entre deux.

BICE Tu te donnes trop de mal.

LORENZO Tu dois encore me découvrir, ma chère.

BICE Mais ce sera sûrement très bien. Tu rates rarement tes scènes.

LORENZO Et, celle-là, c'est une scène exceptionnelle,

BICE Tu penses ?

LORENZO Elle vient de loin, très loin. Elle vient de tous les déchets du passé que chacun de nous porte en soi comme un fumier.

BICE Les gens respectables n'ont pas de passé !

LORENZO Et donc, pas de fumier. Félicitations. Bonne réplique.

*Il l'a note sur son carnet*

...S'il ne s'agissait que d'une simple réplique.

*Elle prend une des tasses et la lui met dans les mains avec le plus naturel des gestes et son sourire le plus innocent.*

BICE Pour toi, chéri.

LORENZO Quelle bonne odeur.

BICE Ça embaume toute la maison.

LORENZO Ça semble du vrai café.

BICE Et du meilleur.

LORENZO Mais pourquoi, à moi, la tasse la plus pleine ?

BICE Moi le café m'énerve le soir, tu l'as oublié ?

LORENZO Ma pauvre mémoire.

*Et il repose la tasse. Mais il la reprendra et la reposera plusieurs fois, se limitant à en sentir le contenu.*

A propos, il est temps que je me rase, non ?

BICE Te veux te raser ?

LORENZO Face à la mort, il faut être présentable, c'est toi qui l'as dit.

BICE Et comment ça te vient à l'esprit maintenant ?

LORENZO Si celui pour qui on a téléphoné fait vite et que je dois m'occuper de lui tout de suite, je ne peux quand même pas me présenter comme ça.

BICE Mais ça n'a pas d'importance.

LORENZO Si ça en a. Ce n'est pas décent d'être enterré avec la barbe longue, mais ça l'est encore moins d'aller raser un cadavre avec une barbe de deux jours. Non ?

BICE Bois ton café, bois. Il n'est pas encore deux heures. Tu as tout ton temps.

LORENZO Tu te comportes comme si, cette nuit était une nuit éternelle.

BICE C'est une nuit un peu spéciale.

LORENZO Es-tu bien sûr qu'il n'y aura pas de mort avant demain matin ?

BICE Oui, à peu près.

LORENZO Mais après, il ne faudra pas te plaindre si tu es obligée de raser un cadavre.

BICE Je ne me plaindrai pas, je te le promets.

LORENZO Sûr, tu me le promets

BICE Oui, Sur ta tête, naturellement



LORENZO            Si tu es contente comme ça...

BICE                Et bois donc ce café. Il va finir par refroidir et perdre tout son arôme.

*Elle lui a de nouveau mis dans les mains et de nouveau il le pose.*

LORENZO        Mais je prends mon temps pour le savourer ! L'arôme est la meilleure chose du café. Tout le monde le sait.

BICE                Fais comme tu veux, tu n'en fais toujours qu'à ta tête.

LORENZO        Et si je décidais de ne pas le boire.

BICE                Je te le garde pour demain, je ne vais pas le jeter. Aujourd'hui ou demain tu le boiras.

LORENZO        J'ai un peu froid, pas toi ?

BICE                Non.

LORENZO        Étonnant avec sept degrés au-dessous de zéro.

BICE                Tu as contrôlé ?

LORENZO        La radio, chérie. Elle te renseigne à chaque moment, où tu es, comment tu vas et même combien de pulls tu dois mettre. Imagine s'il n'y avait pas la radio. Nous serions abandonnés à nous-mêmes. On serait encore plus seuls

BICE                Quelquefois, seuls, on doit être mieux qu'en compagnie.

LORENZO        Juste ! Ce ne serait pas le cas d'y ajouter un doigt de cognac à ce café ? Ça réchauffe et ça donne un coup de fouet. On en a un peu besoin, il me semble. Toi aussi tu aimes le café avec un doigt de cognac.

BICE                Oui, c'est une idée, pour qu'on en finisse avec ce café !

*Elle se lève et prend le plateau, mais il le lui retire des mains*

.

LORENZO J'y vais moi, je ne me tromperai pas. Je sais que ma tasse, c'est la plus remplie.

BICE Comme tu veux, chéri.

LORENZO Tu me fais confiance ? Vraiment ?

BICE Je présume que tu ne voudras pas m'empoisonner.

LORENZO Ah, tu présumes, on ne sait jamais...

BICE Si tu n'as l'a pas fait en tant d'années, je peux être tranquille.

LORENZO Ce serait difficile, le cognac à l'arsenic n'est pas encore en vente.

BICE C'est bien ce que je pense aussi.

LORENZO Mais comme la vie serait facilitée si un jour on pouvait l'acheter.

BICE Tu peux toujours espérer. Ce qui n'a pas été fait hier, peut être fait demain.

LORENZO Ou aujourd'hui.

*Il se lève avec le plateau dans les mains.*

BICE Ce qui compte, c'est d'arriver en premier.

LORENZO Et arriver pourquoi. Chacun de nos gestes est un télégramme chiffré, adressé à un dieu inconnu.

BICE Bravo !

*Et après l'avoir regardé sortir.*

Comme un enfant. Il joue avec les mots.

*Elle élève la voix.*

La bouteille est sur le buffet.

LORENZO        Je l'ai déjà dans les mains.

BICE             Ça aide le cognac, c'est ce qu'il faut. J'aurais dû y penser.  
Avec le cognac le goût se confond.

*Le voilà de retour. Il dépose le plateau sur la table. Elle prend de nouveau une tasse et la lui remet dans les mains.*

LORENZO        Tu es sûre que c'est bien la mienne ?

BICE             Prends, prends. Ça va comme ça.

LORENZO        Hé non. Contrôlé ? Tu as vu que je ne te joue pas de vilains tours pour t'énerver ?

BICE             Ça ne m'est même pas venu à l'esprit, chéri.

LORENZO        Que ce soit clair. Ce ne sera pas de ma faute, si, cette nuit, tu n'arrives pas à trouver le sommeil.

BICE             N'y fais pas cas. Tu ne t'en rendras même pas compte.

LORENZO        J'apprécie et je tiens à te le dire. J'apprécie, tu sais, la confiance que malgré tout tu as envers moi.

BICE             On veut se décider, une bonne fois pour toutes, à en finir avec ce café ?

LORENZO        En effet, je pense qu'on ne peut plus renvoyer.

BICE             Alors ?

LORENZO        Après toi, chérie. Un minimum d'éducation.

BICE             Jamais été aussi galant.

LORENZO        Et toi aussi parfaite.

BICE             C'est toi qui n'as jamais voulu t'en rendre compte

LORENZO        Je m'en rends compte, ça ne semble pas, mais je m'en rends compte.

BICE             Tant mieux.

*Et elle commence à boire. Lui, pour le moment, non.*

Qu'est-ce qui se passe, tu as changé d'avis, peut-être ?

LORENZO Pardon, j'étais distrait. Tu disais ?

BICE Tu as changé d'avis, par hasard ?

LORENZO Non non, Tu sais bien que je n'ai jamais aimé boire le café trop chaud... J'étais en train de penser, j'ai ma tasse pleine, si on en faisait boire un peu à ton caniche adoré.

*Une hyène.*

BICE Ce serait un poison.

LORENZO Tu crois ?

BICE Comme s'il n'était pas déjà assez nerveux !

LORENZO C'est la nuit du premier de l'An. Allez, associons-le à nos plaisirs festifs.

BICE Vraiment, je ne voulais pas te le dire mais, moi je lui en ai donné un peu avant.

LORENZO Je ne te crois pas.

BICE Parce que tu m'as cru quelquefois ?

LORENZO Mais, dans la tasse où tu l'as fait boire il n'y avait pas de cognac.

BICE Café et cognac à un chien ! Tu veux le tuer ? Toi, tu n'aimes pas les animaux.

LORENZO D'accord. Laissons-le en vie. Comme tu l'aimes !

BICE Tu peux le dire à haute voix.

LORENZO Ce n'est pourtant qu'un animal !

BICE Lui, il le mérite. Il ne vit que pour moi.

LORENZO Certainement.

BICE À la fin, tu me l'auras pas fait préparer pour rien ?!

LORENZO      Mais non, voilà, voilà.

*Et il boit lui aussi, lentement, sous son regard électrisé.*

BICE            Ah, finalement !

*Elle prend un pull et se met à tricoter.*

LORENZO      Excuse- moi...

BICE            Tu disais ?

LORENZO      Rien, rien.

BICE            Ah, pardon, je croyais. Et maintenant attendons.

*Un coup de silence.*

LORENZO      c'est pour moi ce pull que tu es en train de faire ?

BICE            Non, c'est pour les bonnes œuvres.

LORENZO      Je me disais.

*De nouveau, un silence.*

Tu ne trouves pas qu'il avait un goût insolite, ce café ?

BICE            Bah, j'en sais rien...

LORENZO      Oui ou non ?

BICE            Un peu, peut-être. Ce sera le cognac.

LORENZO      Bien sûr, le cognac.

BICE            Tu ne fais que des bêtises. Tu n'as jamais eu le palais fin. Les vrais connaisseurs préfèrent le café bouillant, pur et amer.

LORENZO Et toi en plus, tu as mis plein de sucre, de quoi donner la nausée

BICE Je voudrais bien voir, qu'une fois de temps en temps, tu trouves que j'ai fait quelque chose de bien.

LORENZO Mais non, mais non. Cette fois-ci tu l'as très bien fait. Tellement que je commence à avoir des doutes.

BICE Ce que je n'ai jamais pu souffrir c'est la mollesse de ton perpétuel sarcasme.

LORENZO Un peu de patience, Bice, encore un peu de patience.

BICE J'en ai eu beaucoup, mais vraiment beaucoup, Lorenzo.

LORENZO Et dire que ce que moi je n'ai jamais pu souffrir c'est justement ta patience.

BICE Une chose compense l'autre.

*Après s'être abondamment tu.*

LORENZO Combien de temps faudra-t-il attendre.. encore ?

BICE Il y a le temps, je te répète.

LORENZO Personne ne le sais mieux que toi.

BICE Ça ne fait même pas une heure qu'il est entré en agonie.

LORENZO Je ne me référais pas à lui.

BICE Ah non ? Et à qui ?

LORENZO Tu crois qu'il y aura beaucoup à attendre.

BICE Attendre quoi ?

LORENZO Qu'en agonie, ce soit moi qui commence à entrer.

BICE Je ne comprends pas. Tes habituelles métaphores ?

LORENZO Excuse-moi, c'est moi qui ne comprends pas. Bon Dieu !... Je ne comprends pas comment, au point où on en est, tu veilles te priver du plaisir de me le dire, de savourer ma réaction. Ou tu veux tout réserver pour le dernier moment ? Ce serait du gâchis.

BICE            Lorenzo les devinettes ne m'ont jamais amusée. Même pas à la maternelle, quand, les résoudre signifiait gagner comme récompense un bonbon, Et j'aimais les bonbons pourtant.

LORENZO        Et si je m'étais trompé, ce serait le comble !

*Il laisse passer un moment*

Quel imbécile ! Maintenant je comprends. Prudence. C'est uniquement ta prudence. Ne crains pas. Je ne mettrai pas un doigt dans ma bouche pour vomir, Même si ce serait peut-être trop tard. Et je ne téléphonerai pas à la police.

*Et elle, avec le même calme imperturbable continuant à tricoter.*

BICE            Pour qui à la police ?

LORENZO        Pour toi chérie. Même si... pourquoi pas ?... ça aurait été la solution la plus simple et je n'y ai pas pensé.

*Il s'est levé et a déjà fait quelques pas vers le fond de la pièce.*

BICE            Téléphone... allez, téléphone.

LORENZO        Mais tu es devenue toute pâle. Tu trembles.

BICE            Ce serait ça ton dénouement ? Médiocre. Même pas le dernier des auteurs de polars, Mon Dieu, comme tu me déçois !...

LORENZO        Pour le public ça peut être une solution.

BICE            À siffler. Une montagne accouchant d'une souris. Je conserve une lettre de toi, la trace d'un de tes essais littéraires, qui est un hymne au suicide. Il me suffira de le montrer

LORENZO        Tu as pensé à tout.

BICE            Comme tu vois. C'est toi qui y as pensé.

LORENZO        Alors il faudra changer la fin.

BICE           Ça vaut mieux ?

LORENZO       Ça vaut mieux pour moi ou pour toi ?

BICE           Je pense pour tous les deux. Tu es en train de patauger, mon pauvre Lorenzo, tu te mets à improviser. Mais, moi, non. Moi, ça fiait des années que je me prépare.

LORENZO       Tu as raison. Ce serait absurde de téléphoner à la police après s'être tant fatigué pour se faire suicider.

BICE           Qu'est-ce que tu as dit ? Tu veux répéter s'il te plaît ?

LORENZO       Oui Bice. Ouvre bien tes oreilles : tu crois m'assassiner. En réalité, c'est moi qui me fais suicider par ta main. Comme tu vois, moi non plus, je n'improvisais pas.

BICE           Bien joué Mais je ne te crois pas.

LORENZO       Je serai là, autrement, à converser tranquillement en attendant de quitter la scène ?

BICE           Quel perfidie. Malheureux ! Tu m'as même enlevé ça !

LORENZO       Je n'ai fait, peut-être que reprendre ce que tu as tenté de m'enlever. Toi tu veux te libérer du passé, moi je veux me libérer de l'avenir, voilà tout. C'était un point, au moins ça, sur lequel on pouvait se mettre d'accord. Comme tu vois, il ne me reste qu'à t'être reconnaissant, Avoue que si tu l'avais su, tu ne l'aurais pas fait.

BICE           Serpent !

LORENZO       Tu réalises, que maintenant la chose perd tout son sens ? Un risque vain. Et inutile... La vie, ma chérie, est un bref été où l'homme n'est qu'une fleur éphémère. Mais l'avidité à vivre te rend sourde et aveugle.

*Il fait quelques grimaces, la façon dont il appuie une main sur son estomac fait penser qu'il commence à pâtir de spasmes. Libres de ne pas le concevoir, mais, ce qui suit est une scène d'amour avec son inévitable aboutissement dans la nostalgie exclamative de la littérature adjectivée.*

BICE           Tu souffres ?

LORENZO       Rien d'exceptionnel. Pour l'instant très supportable. Mais, je voudrais te poser une question.



BICE Tu dois te dépêcher.

LORENZO Comment feras-tu, après ?

(BICE Tu penses à ça ?

LORENZO Naturellement.

BICE Qu'est-ce que je ferai ? Ah, ça me semble pas vrai !...

LORENZO Je t'ai demandé comment, pas quoi : comment feras-tu ?

BICE Déjà pour commencer, je n'aurai plus ta décadence sous les yeux, le perpétuel rappel de la dissolution : la mort dont tu sembles t'exalter à faire le chef de file.

LORENZO Ce ne sera pas suffisant.

BICE Je serai libre. Je changerai de ville, je voyagerai, je pourrai me perdre parmi les gens.

LORENZO Ce ne sera pas suffisant.

BICE Comme je t'ai acheté, dans le passé, je pourrai m'acheter un mari, le fils que tu n'as pas su me faire.

LORENZO Ce ne sera pas suffisant. Rien ne sera suffisant. Tu te seras privée, et à jamais, de l'unique but de ton existence : me détruire. Si tu avais compris quelque chose de toi-même, tu aurais tout fait pour me faire durer longtemps, le plus longtemps possible, jusqu'au dernier jour de ta vie. Prends exemple sur moi. Moi je n'aurais jamais commis ton erreur. J'aurais continué à te consumer petit à petit.

BICE Les victimes, comme les bourreaux, peuvent être substitués.

LORENZO Pas à tous les niveaux, non. Ce ne sera jamais la même chose. Cultiver des orchidées, ce n'est pas comme cultiver des tomates.

BICE La patience est mon unique vertu, tu devrais le savoir.

LORENZO Il s'agit d'unions exceptionnelles. Ça ne se répète pas. Editions uniques ! Il faut des natures rares. Deux comme nous, ça se trouve une fois par siècle.

BICE J'essaierai de me contenter. Moi je suis modeste.

LORENZO Qui a toujours bu du champagne, s'adapte difficilement à la limonade.

BICE Tu es très gentil de prendre tant à cœur mon futur.

LORENZO Je l'avoue dans ce moment de sincérité à l'abri de tous soupçons : moi, par exemple, sans toi je n'aurais plus pu vivre. Je te le dis avec toute mon âme.

BICE C'est peut-être pour ça qu'il ne t'est pas venu l'idée de m'assassiner ?

LORENZO Précisément. Ou disons, l'idée m'est venue, en fait. Mais j'ai dû la repousser justement pour ça. Je suis sûr que si tu n'étais plus là, j'aurais fini par me suicider.

BICE C'est quoi, un avertissement, des instructions pour l'avenir ?

LORENZO Un modeste conseil. Et tu te rendras vite compte de la sagesse de ce conseil.

BICE Les morts ne me font pas peur. Ça a été mon pain quotidien. Ici, on en a la preuve ! J'ai gagné de l'argent avec les morts ! Les morts ne dérangent pas mon sommeil.

LORENZO C'est ce que je suis en train de te dire. Ce sont les vivants qui te font peur : toi, vivante.

BICE N'y pense pas. Je ferai face.

LORENZO Tu te fais des illusions. Et tu commences à prendre conscience.

BICE Tu crois !

LORENZO Ce n'est pas facile de partir avec cette douleur à l'intérieur. Non, pas du tout.

*Il émet un imperceptible gémissement.*

BICE C'est très douloureux ?

LORENZO Le minimum indispensable.

BICE Tu ne veux même pas me laisser cette satisfaction.

LORENZO Je fais de mon mieux, crois-moi.

BICE Pas tant que ça.

LORENZO Je peux, comme on dit, exprimer mon dernier désir ?

BICE Bien sûr.

LORENZO Le cercueil d'ébène, si possible.

BICE C'était déjà prévu. Tu peux vivre, oh, pardon, tu peux mourir tranquille.

LORENZO Son jumeau restera seul. Dommage.

BICE Il devra m'attendre. Quelle délicatesse !

LORENZO Ah, je ferme les yeux rassuré. Il n'aura pas à attendre longtemps. C'est une pensée délicate. Merci.

BICE Je le fais de tout cœur.

LORENZO Cela me donne le courage de te demander une autre chose.

BICE Quand même, quelle résistance.

LORENZO Ça m'étonne moi-même.

BICE Et alors, cette autre question ?

LORENZO Ote-moi une curiosité. Un moment, un moment de véritable tendresse, je veux dire ; qu'on éprouve quand on dépose les armes, qu'on s'oublie soi-même, ressentant le bonheur de s'annuler dans un autre être... un moment comme ça, tu ne l'as jamais eu pour moi ?

*Et tout- à- coup, une douceur poignante, encore plus intense que celle, où, malgré eux, ils baignaient jusqu'à maintenant,*

BICE Si. Inoubliable. Une nuit, quelques temps après notre mariage. Tu dormais à côté de moi le dos découvert. Je me réveillai et en baissant ton pyjama, je découvris que tu avais un grain de beauté sous la clavicule droite, une lentille noire, je ne sais pas comment, je trouvai le courage de te réveiller et de te le dire. Tu ne le savais pas. Personne ne te l'avait jamais dit. Et j'eus, à cet instant, la certitude d'être la première femme de ta vie. Je me rendis compte que tu étais arrivé vierge au mariage. Ce n'était pas un mérite, je l'étais moi aussi ! Mais après cette découverte, nos rougeurs, nos corps inexperts, nos mains maladroites, grandes et chaudes, les tiennes ; toujours humides et froides, les miennes, l'habituelle union de la chair, célébrée sans fougue ni exaltation, oui, c'est vrai, mais accomplie avec une sorte de spontanéité appliquée qui la rendait naturelle, propre, visant à un but mystérieux mais transparent, lointain

mais sûr, me parvint la promesse, la garantie certaine d'un bonheur tranquille. On n'en était pas encore arrivé à l'intimité et à la confiance, mais les bases étaient jetées. C'est à cette période que je compris et qu'il me sembla juste que le mariage soit considéré un sacrement.

*Il allonge la main, elle aussi, ils se les serrent en silence. Puis, il a un léger sursaut et semble s'assoupir sous son regard finalement compatissant.*

Je t'ai beaucoup aimé. Tu ne sauras jamais combien, Dès que je t'ai vu. Avant même de te connaître. Sans que tu le saches. Avec simplicité, avec confiance, avec jalousie. Spontanément, comme on respire. Sans réserves, sans calculs. Je pense à ce temps comme à un moment de bref paradis. Tu étais arrivé, dépaysé, de la campagne, dans notre ville ancienne, universitaire, sévère et somnolente, restée dans un temps passé et figé ; mais si belle, pleine d'histoire, pleine de monastères... Ton invincible singularité attirait l'attention. Tes yeux bleu clair et désarmants, au regard langoureux et lointain, écarquillés comme avec stupeur, sous le désordre de ta mèche blonde. Toujours tout seul toi aussi, toujours seul le long des arcades humides et désertes, des arcades basses de vieilles briques, bordées de mousse, gonflées d'ombre et de silence, sous lesquelles s'exténuent le son grave des cloches. Là, autour de l'antique basilique, où je priais moi aussi pour le miracle : celui de pouvoir t'avoir, et après t'avoir eu, de ne pas devoir te perdre... J'ai été tout de suite attirée par ta gentillesse un peu sauvage, l'énergie empreinte de maladresse de ce grand corps aux habits toujours ou trop étroits ou trop larges. Je suis tombée amoureuse de toi parce que tu étais blond, timide, gauche et fragile. Je t'appelais mon ours effrayé dans l'ardeur de mes fantaisies secrètes. Les baisers que je laissais imprimés sur mon oreiller en prononçant ton nom, je n'eus jamais le courage de les restituer sur ta bouche. On est arrivés où on est arrivés, seulement, je te l'assure, pour avoir assisté à la décadence de ton beau corps, à la disparition de ta jeunesse, à la perte de tes élans, à la dégradation de tes espérances. Oh pourquoi ne reste-t-on pas au moment où quelqu'un nous donne tout de lui-même ?!... Pourquoi le paradis est-il toujours où nous ne sommes pas nous ?

Elle aurait pu confier tout ça à un cadavre. Mais non. Avant de laisser se dissiper l'émotion qu'elle devait bien sûr avoir surmontée, lui sort de l'inertie sur laquelle les paroles semblent glisser, comme s'il se réveillait pour se lancer dans une sadique exhibition théâtrale.

LORENZO Il faut être mort pour écouter ça de ta part.  
BICE Me crois-tu ?  
LORENZO Excès d'adjectifs ! On sent que ça été préparé depuis trop de temps.  
BICE Mais tu me crois ?  
LORENZO Je fais plus. Je te fais un cadeau. Tu sais qu'il me semble que je me sens mieux.  
BICE Comment ça ?  
LORENZO Mais oui, même beaucoup mieux.  
BICE Tu n'es même pas drôle.  
LORENZO Je le crois bien.

*Et, bien sûr, il s'est attiré un regard homicide.*

La haine te rajeunit. Dans la mesure du possible, ça te rend même excitante. Je te préfère comme ça. Dans le miel de la nostalgie je navigue avec difficulté. Je trouve plus rassurant ton regard de renard à l'affût un peu effrayé.

BICE Oh, elle est bonne celle-là, effrayé ?  
LORENZO Peut-être que tu n'as pas bien compris. Je t'ai dit que je me sens mieux.  
BICE C'est bien, qu'est-ce que je dois te dire ?  
LORENZO C'est la vérité, je me sens mieux.  
BICE Tu veux un applaudissement ?  
LORENZO Je crois vraiment le mériter.  
BICE Pour ce que ça me coûte ! Tiens voilà !

*Elle le lui concède.*

LORENZO Je ne voudrais pas te contrarier, mais je dois insister.

BICE Insiste, insiste donc, vu que tu ne sais pas trouver mieux.

LORENZO Je ne plaisante pas, je te le garantis. Qu'est-ce que je dois te dire ? Oui, ou il s'agit d'un effet à échéance retardée, ou ça n'a pas d'effets. Je suis désolé pour toi. Bice, ne me dis pas que t'es mise à économiser sur la dose. S'il y avait une occasion pour laisser de côté l'avarice, c'était bien celle-là.

*Elle a décidé de ne plus lui répondre. Il lui suffit d'attendre.*

Allez, dis quelque chose !

BICE Je suis admirative. Que veux-tu de plus ?

LORENZO Mais toi, tu ne trouves pas ça bizarre ?

BICE Moi, il ne me reste qu'à attendre, je te répète. Il semble que le massacre des sentiments n'est pas encore arrivé à la dernière scène.

LORENZO Ne sois pas impatiente !

BICE D'accord, excuse-moi.

LORENZO Tu penses que je feins ?

BICE Comédien ! L'acteur qui refuse le rôle !

LORENZO Tu en es si convaincue ! Mais qu'est-ce que je dois faire pour te persuader ? Tu ne peux pas nier que, j'y ai mis toute ma bonne volonté. Moi je t'avais crue sur parole.

BICE Laisse faire, ne t'en fais pas. Ce n'est pas le moment de jouer. La dignité est une partie qu'il faut jouer à deux et moi je ne suis plus à ton jeu.

LORENZO Incroyable ! Tout est passé. Il m'est même venu un peu d'appétit.

BICE Fais le malin, fais le malin. Mais n'exagère pas. Donne du temps au temps.

LORENZO Qu'est-ce que tu en penses ? C'est peut-être le mieux d'avant la mort ?

BICE                On veut rendre les choses plus faciles, ce serait mieux que tu commences à te coucher.

LORENZO        A faire un peu de mouvement, tu veux dire. Comme Socrate pour que la ciguë fasse effet.

BICE                Si tu éprouves le besoin d'aller dans le monde de l'au-delà en citant les classiques, vas-y.

LORENZO        Jamais senti aussi bien, vraiment.

*Et il se met à arpenter la pièce.*

LORENZO        Vraiment, je crois que tu dois tout recommencer, ma pauvre chérie.

*Après quelques allées et venues, une pensée soudaine.*

Serait-ce possible ? Regarde-moi dans les yeux. Ne s'agirait-il pas d'un de tes macabres jeux ?

BICE                Je te regarde. Les jeux sont finis. Avec celui-là on arrête.

LORENZO        D'accord !... Ça dépend comment on arrête : comme toujours, comment !

*Il la tient encore sur des charbons ardents. Puis sérieux, sec.*

Pardon, mais toi, tu ne sens encore rien, toi ?

BICE                Et qu'est-ce que je devrais sentir. Moi ? Ce n'est quand même pas à moi de jouer le rôle de l'empoisonnée. C'est toi.

LORENZO        C'est vrai, ma maudite impatience. C'est encore trop tôt.

BICE                Comment ça, trop tôt ?

LORENZO Tu n'as pas bu tout d'un trait comme moi, je veux dire, tu as bu à petites gorgées. Comment dit-on ? A doses fractionnées.

BICE Explique-toi.

LORENZO Et non, on ne répond par un simple explique-toi à une pareille insinuation.

BICE J'essaie de te suivre comme je peux. Ce n'est pas de ma faute si je n'arrive pas à atteindre les sommets de ta sinistre fantaisie. Je suis à la traîne, moi. Continue donc.

LORENZO Voyons, voyons. Une chose est sûre : un des deux se trompe.

BICE J'aimerais bien savoir qui.

LORENZO D'accord la confiance entre mari et femme, mais excuse-moi deux erreurs en cinq minutes ! Tu n'es pas à la traîne, tu trébuches.

BICE Alors, vu que tu y tiens, continuons comme ça. Une simple curiosité. Tu veux me dire quels sont ces deux erreurs, si ça ne te dérange pas ?

LORENZO D'abord, un excès d'astuces : entrer avec deux cafés. Deuxièmement, un défaut de prudence : me laisser sortir sans me suivre. Tu devais en apporter un seul et ne pas le perdre de vue. Alors tu aurais pu dire d'agir à coup sûr- C'est l'abc dans ces cas.

BICE Bouffon. Qu'est-ce que tu veux dire ? Aller, dis que je ris un peu.

LORENZO Tu sais, quand je me suis éloigné, j'ai dû confondre.

BICE Exclu. Tu n'en serais pas capable. Tu es trop lâche.

LORENZO Sauver sa peau, c'est lâche.

BICE Il aurait fallu que tu aies des soupçonnes, que tu saches !

LORENZO Je ne l'ai jamais ignoré. Oui, Bice, c'était, de ta part, une conclusion prévisible, banale. Ça ne me satisfaisait pas. Il n'y avait pas de surprise. Au dernier moment. J'ai décidé de la changer la conclusion. Une licence d'auteur. De metteur en scène, si tu préfères.

BICE Ce n'est pas vrai, tu mens !

LORENZO Comme tu as dit d'autres fois, Toi tu prédisposes, moi j'improvise.

BICE Toi tu fais des bêtises, plutôt.



LORENZO Le cognac. L'insoupçonnable cognac. Tu sais, en le versant, on peut en faire couler un peu trop. Un peu plus d'un côté, un peu moins de l'autre et la tasse la moins remplie devient la plus remplie. Un jeu d'enfant. Moi, j'ai bu dans celle que toi tu m'avais donnée dans la main. Innocenté même face à la justice, si besoin fut.

BICE Tu mens, tu mens. Je te connais trop bien : tu mens. Tu es en train de mourir et tu ne veux pas le montrer.

LORENZO Et bien. Crois toujours. Ça aussi, ça fait, comment on dit ? Bon Dieu ! Comment on dit ?

BICE Ne blasphème pas, au moment où tu te trouves.

LORENZO Ça fait partie du suspens, voilà.

BICE C'est comme ça, ça ne peut être que comme ça !

LORENZO Toi continue avec tes points exclamationnels et tes déclamations lyriques et attendons. Avec toute la patience que tu as, ça ne devrait pas te coûter. Combien de temps te faudra-t-il pour comprendre comment sont les choses ? Cinq, dix minutes ?

BICE Tu mens !

LORENZO Comme tu veux.

BICE La preuve que tu mens est dans les mots que tu as dits avant.

LORENZO Quels mots ?

BICE Que tu ne pourrais pas vivre sans moi. Que le jour où je ne serai plus là, tu te suicideras ?

LORENZO Ta logique ! A part le fait que j'aurais pu mentir avant. Qui te dit que je ne le ferai pas ?

BICE menteur, menteur ! Ignoble menteur.

LORENZO L'homme vit pour se contredire, tu ne devrais pas l'oublier, chérie. Laisse-moi accomplir mon devoir et tu verras. Ah, mais c'est vrai que tu ne pourras pas le voir ! Dommage. Tu peux me croire sur parole. Quand je t'aurai enterrée avec tous les honneurs : nécrologies, fleurs, prêtres, cloches, encens, eau bénite, messe chantée...

BICE Monstre, monstre ! Ah, quel monstre !

LORENZO Les orphelines et les indigents de l'asile avec la marche funèbre de Chopin... Ils jouent faux comme des désespérés mais c'est la

moins pire qu'ils savent jouer et, quand même, Chopin, c'est toujours Chopin... Ah, bien sûr, le cercueil d'ébène avec ses poignées d'argent, dans un océan de chrysanthèmes blanches et l'orgue et les chants...

BICE                   Assez, maintenant, ça suffit !

LORENZO           Ça suffit ? Comment ça ! Et le veuf en habits de deuil ? Absolument inconsolable. Tu peux y compter. Une apothéose, tes funérailles !

BICE                   Arrête, Tu me terrorise. Je ne résiste plus.

LORENZO           Deux mots encore pour te rassurer. Plus tard : le temps d'arranger les dernières choses, ici ; c'est-à-dire de mettre le feu à la boutique, et puis, je te suivrai. Sans cérémonie, sans sacrement, désert et misérable, moi. Mais : dans le cercueil jumeau. Celui qui devait t'attendre, m'attendra. Question de peu, et nous serons étendus côte à côte, comme dans notre lit matrimonial, pour l'éternité, dans ta tombe pour la vie, énorme comme une cathédrale et où plus personne n'entrera pour nous tenir compagnie. Même, si moi, personnellement, je trouverai plus adéquat d'être rendu à la terre, nu et misérable comme je suis toujours resté à l'intérieur. Satisfaite ? Ça ne te donne pas des frissons ? La fidélité envers les morts est la meilleure façon d'insulter la vie. Crois-tu que je vais y renoncer !

*Elle se met à hurler.*

BICE                   Au secours ! Au secours !

LORENZO           Crie, démène-toi, et avant que je t'ai tuée avec l'arsenic, je t'aurai étranglée moi, de mes mains.

BICE                   Appelle un médecin, je t'en supplie. Fais-moi conduire à l'hôpital...

LORENZO           Ah, finalement, il semble que tu commences à t'éclaircir les idées.

BICE                   Je ne te dénoncerai pas, mais dépêche-toi. Pour une fois montre-toi bon envers moi.

*Et elle se met à respirer en haletant comme si elle étouffait.*

***Pour Lire la suite contacter l'éditeur***







